

POINTS DE VUE DE LIBRAIRES

Pour les libraires, qu'est-ce qu'un classique du livre de jeunesse ? Quel rôle leur métier leur permet-il de jouer dans l'accès à un patrimoine ? Pour traiter ces questions, nous avons voulu entendre deux voix, l'une, celle de Geneviève Kirchhoffer, libraire spécialisée pour la jeunesse à Nevers, l'autre, celle de Thomas Dartige, responsable du livre de jeunesse à la Fnac.

Geneviève Kirchhoffer qui a donné à sa librairie « Jean de la Lune » le nom d'un de ces livres que nous chérissons, nous livre ses réactions à partir de sa pratique quotidienne et passionnée, au contact direct des clients.

Nathalie Beau : *En tant que libraire, comment définissez-vous un classique du livre de jeunesse ?*

Geneviève Kirchhoffer : C'est un livre qui va me manquer s'il n'est pas dans la librairie. Sa présence est sécurisante. Ces livres font la force de la librairie, ce sont eux qui justifient la spécialisation. Ils constituent le fonds de la librairie. On est sûr de ne pas se tromper quand on conseille ces titres.

N.B. : *De quels livres s'agit-il ?*

G.K. : Une partie de ces livres correspond à l'idée que le public se fait d'un « classique », des livres ancrés dans la mémoire collective. Les auteurs de ces livres sont généralement morts ! Jules Verne, la Comtesse de Ségur, Bosco, London, Hergé, Grimm, Perrault... Mais le libraire a une proposition beaucoup plus large. C'est lui qui va créer son propre fonds, à partir de ses lectures, qui se sont croisées avec celles d'autres prescripteurs, avec la critique...

Ce fonds est constitué de titres qu'on s'est appropriés progressivement.

N.B. : *Est-ce que ces livres ont une place particulière dans la librairie ?*

G.K. : Non, il n'y a pas de mise en avant particulière pour ces livres. Ils renforcent la



La Grande aventure du livre, ill. PeF, Gallimard

qualité de l'offre, rayon par rayon. Dans le rayon BD par exemple, on ne met pas particulièrement en avant Astérix ou Tintin. On donne leurs chances à des livres moins connus, mais nos classiques sont toujours là ; c'est le cadre de la librairie.

N.B. : *Comment ce fonds se construit-il au cours des années ? Comment tourne-t-il ?*

G.K. : Il se construit par strates. La plus profonde est faite de livres qui ne peuvent absolument pas disparaître : *Les Contes de la rue Mouffetard*, *Le Géant de Zéralda*, *Le Petit Bleu et le petit Jaune*, *Max et les Maximonstres...* Leur perfection les rend totalement uniques. Ceux-là sont assez peu nombreux. On peut déceler parfois à la première lecture un livre qui va trouver sa place dans cette catégorie, d'autres, au contraire, plus anodins à première vue, vont se révéler plus tard indispensables et irremplaçables. Mais la grande majorité des livres qu'on reçoit auront une vie bien éphémère.

Viennent ensuite les livres pour lesquels on a des emballages, qu'on a envie de faire partager. Mais l'évidence peut s'éroder, ils ne supportent pas l'épreuve du temps. Ils peuvent devenir interchangeables si une nouveauté traite de façon plus satisfaisante le même thème.

Et puis, il y a le fonds alimentaire qui, lui, va répondre à la demande du public. Il y a pour ces livres un minimum d'adhésion nécessaire de la part du libraire.

Les coups de cœur récents, comme *L'Enfant-océan* de Jean-Claude Mourlevat (Pocket Jeunesse) tournent plus vite que les bons vieux classiques. *Porculus* d'Arnold Lobel, par exemple, n'est pas demandé. Il faut penser à le proposer. Financièrement, c'est un fonds assez lourd, car sa rotation est faible. Ce que nous vendons le plus ne coïncide pas avec ce fonds. (La collection Chair de poule, par exemple, ne fera jamais partie de ce fonds).



Le Géant de Zéralda, ill. T. Ungerer, L'École des loisirs

N.B. : *Comment les demandes du public sont elles formulées au sujet de ces livres de fonds ?*

G.K. : Les demandes s'expriment sur les auteurs classiques quand le client a besoin de s'y retrouver lui-même, quand il veut des valeurs sûres, des livres de sa propre enfance. Pour ce que j'appellerai les nouveaux classiques, c'est le libraire, à 90% qui les fait découvrir. Il y a rarement des demandes précises et le public semble être de plus en plus demandeur de nouveautés. La nouveauté n'est pas un critère en soi et le conseil est alors plus difficile ; les livres ne sont parfois pas encore lus, on manque de recul pour les juger...

N.B. : *Quelle est l'influence des prescriptions scolaires sur votre fonds ?*

G.K. : Chaque année, beaucoup d'écoles travaillent sur des thèmes, en suivant le calendrier : l'automne, Noël, le carnaval. Il faut faire à temps le point sur ces fonds thématiques.

L'école ou le collège ont aussi créé des classiques, avec des livres qui s'inscrivent particulièrement dans les programmes. C'est le cas des livres d'Odile Weurlesse qui chaque année atteignent des scores de vente exceptionnels.

On ressent aujourd'hui l'amorce d'une plus grande curiosité des enseignants pour le livre de jeunesse. À l'école primaire, un certain nombre d'albums deviennent un soutien à l'apprentissage de la lecture. Au collège, l'obligation d'introduire des livres de jeunesse contemporains dans les lectures suivies, permet aussi de faire connaître de nouvelles valeurs sûres. *Les Histoires pressées* de Bernard Friot, par exemple, emporte leur adhésion enthousiaste. Les enseignants sont sensibles à la qualité du conseil.

N.B. : *Les demandes des bibliothécaires ont-elles une influence sur ce fonds ?*

G.K. : Plus les budgets sont restreints, plus les bibliothécaires devraient être sensibles à la qualité. Ils devraient en priorité acquérir ces « classiques ». Mais ils ne les connaissent pas toujours. Ils demandent au libraire beaucoup d'aide quand il s'agit de créer le fonds d'une bibliothèque. Les demandes courantes des bibliothèques importantes portent presque exclusivement sur les nouveautés et leurs exigences face à la qualité de la proposition éditoriale constitue pour nous une aide certaine.

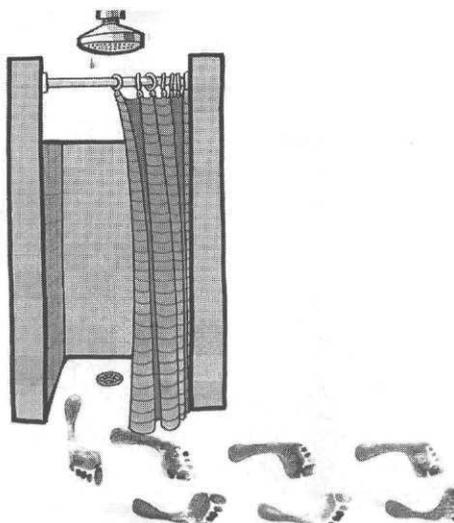
N.B. : *Quel est le rôle du libraire dans la transmission de ce patrimoine ?*

G.K. : Énorme ! Les livres de jeunesse sont très rarement soutenus par une médiatisation, alors, sans une implication réelle pour ces œuvres, elles disparaissent très vite.

Si un éditeur constate un mouvement très faible sur un titre, quand il ne sera plus disponible, il ne le mettra pas en réimpression, même s'il s'agit d'un très bon livre. Ce sont les libraires qui font vivre le livre. Un livre qui n'est pas en permanence à sa place, qu'on ne propose plus, est un livre condamné.

N.B. : *Comment jugez-vous la politique des éditeurs en matière de livres de fonds ?*

G.K. : Plutôt très satisfaisante chez certains éditeurs, comme L'École des loisirs, qui offrent d'année en année des catalogues de plus en plus fournis, sans jamais permettre à la nouveauté d'écraser les valeurs sûres et qui procèdent à des rééditions incessantes tout en organisant une information à propos de leur fonds. Mais, en général, la course à la mise en place de la nouveauté prime et nous enregistrons de plus en plus de « manquant » sur les commandes de réassort des livres de fonds. Nous ne sentons pas les éditeurs très « accros » à quelques-uns de leurs bijoux éditoriaux. (À quand la réimpression de *L'Aventure invisible*, chez Flammarion ?) C'est d'autant plus navrant quand nous les voyons par ailleurs gérer avec beaucoup de profit une production très alimentaire. Certains vont jusqu'à proclamer que le contenu n'a que peu d'importance pourvu que les enfants lisent. On en a la chair de poule ! C'est nier purement et simplement l'existence de la littérature de jeunesse ! ■



Une Aventure invisible, ill. J. Machado,
Père Castor-Flammarion

Thomas Dartige, quant à lui, joue un rôle d'interface entre les éditeurs et les libraires des rayons jeunesse de la Fnac pour monter toutes les opérations qui concernent le livre de jeunesse.

Thomas Dartige : Répondre à la question « qu'est-ce qu'un classique ? » amène à s'interroger sur les critères, les processus et les instances de légitimation et de canonisation de la littérature jeunesse.

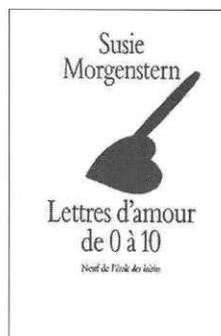
A priori, un classique doit être considéré comme une référence qui participe d'une « culture commune » (propre à une ou plusieurs générations). Pour autant, la question de la notoriété doit être complétée par des critères qualitatifs, forcément plus subjectifs, puisque des séries comme Fantômette ou le Club des cinq, lues par plusieurs générations de lecteurs, ne peuvent pas être considérées comme des classiques au sens strict du terme. Ainsi on doit ajouter qu'un classique est un ouvrage qui, par ses qualités littéraires ou graphiques, propose à l'enfant une expérience intense et unique qui va éclairer, modifier ou enrichir sa compréhension de l'existence humaine. Et ce, quel que soit son environnement familial ou socio-culturel. De telle sorte qu'il serait dommage, à double titre (culture commune et expérience unique), qu'un enfant ne les croise jamais sur sa route.

Concrètement, la notion de classique procède par sédimentation (l'histoire a fait un tri) et par contagion (d'un noyau de spécialistes au grand public).

Dans le domaine de la fiction par exemple, le corpus des romans encore lus aujourd'hui et considérés comme des classiques par les médiateurs comme par les parents est en fait assez limité (entre 50 et 100 ?). Ce sont les romans du patrimoine : *Robinson Crusoë*, *Alice au pays des merveilles*, *Peter Pan*, *Les Quatre filles du Docteur March*, *L'Île mystérieuse*, *Croc-Blanc*, *Sans Famille*, les romans de la Comtesse de Ségur ou de Jules Verne... mais aussi des titres plus récents comme *Le Petit prince*, les contes de Marcel Aymé et de Gripari, *Le Petit Nicolas*, *Vendredi ou la vie sauvage*...

Ce corpus, qui constitue la littérature patrimoniale, s'est formidablement enrichi par un double mouvement qui s'est accéléré à partir des années 70. D'une part l'augmentation d'une production éditoriale spécifiquement destinée à la jeunesse et d'autre part de multiples actions de militants et

De nouveaux classiques



médiateurs qui ont conduit à la légitimation de la littérature jeunesse.

Aujourd'hui, des associations, des bibliothécaires, des documentalistes et des libraires ont créé des revues critiques, des sélections, des manifestations et des prix qui participent au processus de canonisation.

De telle sorte qu'il existe aujourd'hui un relatif consensus dans l'interprofession (renforcé ces dernières années par le soutien de l'Éducation nationale) sur les « nouveaux classiques ». Des auteurs vivants comme Morgenstern, Lenain, Murail, Pennac ou Horowitz sont considérés par tous comme de « nouveaux classiques » ou des valeurs sûres de la littérature de jeunesse. Et des auteurs apparus beaucoup plus récemment comme Mourlevat (*L'Enfant-océan*), Chabas (*Les Secrets de Faith Green*) ou J.K. Rowling (*Harry Potter*) sont déjà en voie de canonisation.

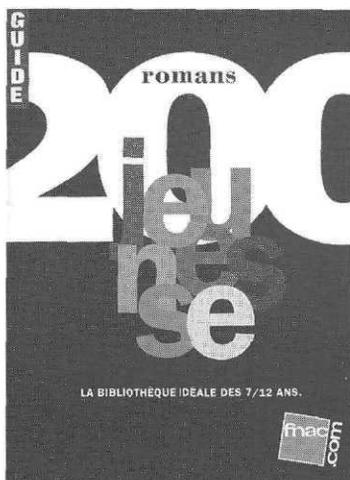
Ce qu'on peut regretter, c'est qu'on a parfois l'impression que le public visé (les enfants évidemment mais surtout les parents et dans une moindre mesure les enseignants) ne connaissent pas (ou mal) ces classiques.

C'est pour cette raison que la Fnac a décidé de sortir (le 29 avril 2000) un Guide de référence sur les romans jeunesse, qui propose une sélection commentée de 200 titres.

Grâce au réseau important des librairies Fnac et au prix volontairement accessible de ce guide (19,50 F), nous espérons toucher le public le plus large possible. Et contribuer à promouvoir, au sein d'une production pléthorique et forcément inégale, des titres remarquables que les libraires conseillent tout le temps.

N.B. : *Quelle est la place de ce type de livres dans un rayon jeunesse ?*

T.D. : Les classiques, tels que je viens de les définir, constituent une part très importante de l'assortiment et du chiffre d'affaires d'un



rayon jeunesse. Étant donné l'abondance de la production éditoriale et l'absence de prescription médiatique, les parents (qui constituent l'essentiel des acheteurs) privilégient les valeurs refuge.

C'est-à-dire que, excepté les séries (de Tom-Tom et Nana à Charlie, en passant par Drôles de petites bêtes et Petit Ours Brun) et les ouvrages qui bénéficient d'une actualité médiatique « extérieure » au livre (de Kiri-kou à Toy Story), l'essentiel des meilleures ventes est constitué des prescriptions des libraires (Attention Talent ou sélection thématique) et des classiques dont l'importance est caractéristique du rayon jeunesse.

N.B. : *Y a-t-il des facteurs qui favorisent la « création » d'un classique ?*

T.D. : Un classique ne se décrète pas, en revanche il y a des moyens pour favoriser l'émergence de ce qu'on appelle un indispensable ou un long-seller.

Excepté *Harry Potter*, dont la médiatisation et l'accueil critique furent presque immédiatement exceptionnels, il existe des titres dont la pérennité est favorisée par des facteurs qui échappent aux instances ou processus de canonisation habituels. Par exemple, *Double*

meurtre à l'abbaye (de Jacqueline Mirande) ou *L'Œil d'Horus* (d'Alain Surget) qui ont bénéficié d'un mailing important auprès des enseignants (Guide de l'enseignant et quelques dizaines de milliers de spécimens) sont apparus très rapidement, et d'une façon durable, dans les meilleures ventes aux côtés de *Pilleurs de sarcophages*, par le biais de la prescription.

Autre phénomène : dans le domaine des albums, des classiques indiscutables comme *Max et les Maximonstres*, *Le Petit Bleu et le petit Jaune*, *Les Trois brigands* ou certains albums du Père Castor connaissent un regain d'intérêt parce qu'ils ont été lus par la nouvelle génération de parents nés dans les années 65-75.

Et puis des classiques se sont imposés parce qu'ils constituaient une réponse évidente à des questions récurrentes et trouvaient naturellement leur place parmi les conseils des libraires. Un album sur la mort ? Le libraire propose *La Découverte de Petit-bond* ou *Au revoir Blaireau*. Si À chacun sa crotte de Taro Gomi n'était pas épuisé, *De la petite taupe qui voulait savoir qui lui avait fait sur la tête* ne serait peut-être pas devenu le long-seller qu'il est aujourd'hui.

N.B. : *Comment met-on en valeur les livres du fonds ? Quel est le rôle de la librairie dans la transmission de ce patrimoine littéraire ?*

T.D. : En ne cédant pas à la dictature de la nouveauté (environ 5000 en 1999 !), en faisant des choix. En librairie, certains titres doivent être constamment disponibles, conseillés et remis en avant, en cohabitation avec les nouveautés, dans le cadre de sélections thématiques (*Boréal Express* par exemple à Noël). La présence de ce fonds est symptomatique de la compétence d'un libraire spécialisé. Depuis trois ans, nous avons renforcé la formation des libraires pour qu'ils demeurent des « passeurs » de ce

patrimoine littéraire et, dans chaque région, des « libraires experts » parrainent des « libraires débutants ». Au niveau national, même si leur rotation est logiquement plus faible que celle des nouveautés, nos opérations thématiques comme « premiers éclats de lire » (pour les tout-petits) ou « bulles de savants » (documentaires) donnent toujours la part belle à ces indispensables.

N.B. : *Y a-t-il un fonds de livres documentaires ?*

T.D. : Un fonds oui mais des classiques très peu. Pour cela, il faut un travail collectif tellement remarquable qu'il s'impose comme une référence. Ou un album documentaire, rencontre unique entre un auteur et un sujet, comme *Apoutsiak*, qui inaugura en 1948 la collection « Les Enfants de la terre ». À part Archimède (*L'École des loisirs*), *Aux couleurs du monde* (Circonflexe) ou encore *Histoire d'Histoire* (Rue du monde), il n'y a plus beaucoup de collections d'albums documentaires. Le panurgisme éditorial qui fait loi dans ce domaine a tendance à « saturer » des thèmes archiclassiques avec des titres interchangeables au détriment d'approches et de sujets plus originaux. Car les documentaires, plus que les romans ou les albums, sont soumis à une politique de collection dont les contraintes commerciales, techniques et économiques sont fortes. Alors que ces collections nécessitent en général des investissements lourds, souvent partagés par des partenaires étrangers, elles vieillissent paradoxalement assez vite car leur maquette tient trop souvent lieu d'identité. En outre, le monde, la connaissance, la recherche mais aussi la multiplication des ressources documentaires (presse, télévision, CD-Rom, Internet) et le mode de lecture, qui leur est attaché, évoluent très vite. Les documentaires doivent faire le pari de la complémentarité et de la spécificité du livre ! ■

Propos recueillis par Nathalie Beau